

Les enfants du Nicaragua

Carol Dunlop

Volume 23, Number 3 (135), May–June 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60280ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dunlop, C. (1981). Les enfants du Nicaragua. *Liberté*, 23(3), 43–63.

Les enfants du Nicaragua

CAROL DUNLOP *

Dans une maison en banlieue de Managua, la fille des amis qui nous reçoivent écarte, avec une nonchalance qui me fait frissonner, l'énorme pistolet de son père, s'assoit et puis se relève, frôlant des mitraillettes et des bottes, s'assoit de nouveau, une main minuscule caressant le canon de l'arme qui du coup semble doubler de dimensions.

— Tu t'en vas ? demande-t-elle, ses grands yeux un peu inquiets.

— Oui, je vais à Managua, je lui réponds. Elle sourit, contemple le pistolet.



* Carol Dunlop est romancière — *la Solitude inachevée* (La Presse, 1976) et *Mélanie dans le miroir* (Acropole, 1980). Depuis 1977, elle vit à Paris. Les photos sont d'elles (mars 1980). À la demande de l'auteur, son cachet sera versé au Comité de solidarité du Nicaragua.

— Avec les *muchachos* ?

— Oui.

— Mais c'est ici, Managua, dit-elle. Cependant je me détourne de ce que je prends pour la confusion d'une enfant de quatre ans ; j'ai déjà, à la fin de ce premier après-midi, envie de voir la ville que nous n'avons pu apercevoir en arrivant. Managua, comme j'avais hâte de te voir, de connaître tes rues débordant de ce même sourire qui nous avait accueillis sur tant de visages à l'aéroport, hâte aussi de les entendre nous interpeller, dans leur accent à peine chantant, eux qui sûrement, croyais-je, fêtaient dans tes rues. Nous n'avions encore rien vu et c'était déjà si émouvant, la joie et la générosité, une certaine tranquillité dans la victoire, j'avais hâte de voir les cafés s'ouvrant sur la soirée tropicale chargée de bleu, de rose, d'étoiles perçant des nuages qui feraient l'envie de n'importe quel directeur de Hollywood ; je voulais me fondre aux foules, prendre quelques-uns de ces enfants aux yeux noirs dans mes bras, me laisser emporter moi aussi par ce vent qui disait nous sommes libres, nous sommes aujourd'hui et presque demain. . .

Les deux *muchachos* chargés de notre protection, à peine sortis de l'adolescence, sont timides, réservés ; ils parlent et se déplacent avec une telle douceur qu'on a du mal à les imaginer dans le combat, et maintenant ils nous attendent, silencieux et souriants ; nous traversons le patio, le parfum des fleurs et le soir qui transparaît déjà en ses bruits, ce bruissement de pays chaud qui éveille et endort à la fois.

La voiture emprunte une grande voie, de tous côtés des lycéens font du stop, s'entassent à six, à huit ou à dix dans des camions ou des voitures, les feuilles et les livres tout de guingois comme les camions et les autobus à moitié détruits qui roulent comme par miracle, sans vitres ni pare-chocs dans la lumière déclinante ; parfois il y a une vitre, mais striée d'étoiles — une balle, un pavé. . .

L'impression d'un peuple qui ne sait pas marcher les mains vides ; partout des paniers, des paquets, sur la tête, à bout de bras ; jusqu'au plus petit enfant qui va chargé d'une bouteille, d'un sac ; c'est un mouvement incessant des deux côtés de la chaussée et au-delà, avec le relief dramatique que leur donnent le jour tombant, les squelettes en fer des usines, des fabriques, des centres commerciaux. Nous tournons un coin, nous arrêtons



à un feu rouge et c'est l'étonnement indicible, comme dans un rêve ou devant certains tableaux surréalistes : un escalier monte résolument dans le vide, dans l'angle de deux murs récemment peints, l'un en vert, l'autre en rose.

— Ça... mais je ne dis rien. Sans doute faut-il venir de loin pour rester sidéré par une rampe d'escalier intacte et solitaire qui brille au crépuscule.

— Tout ça, c'était des usines...

Et Managua ? Nous roulons depuis une dizaine de minutes, j'ai l'impression que nous sommes passés de la banlieue à la campagne, une campagne plate, triste, un paysage que troublent à peine, de temps en temps, une ruine, un bâtiment isolé ; il me faut du temps pour comprendre. À l'instant où une petite tête touffue apparaît à côté d'un mur à moitié détruit et que je remarque qu'au-delà, une ligne tendue entre deux arbres supporte la lessive d'une famille (c'est un petit enfant presque nu, une chemisette tombant de son épaule, qui me regarde en s'accrochant au mur, comme partagé entre la curiosité et l'inquiétude, prêt à bondir à la moindre alerte), au même instant Pedro dit : nous y sommes, ici c'était le centre, la rue la plus peuplée, là-bas il y avait le restaurant le plus populaire ; je n'entends pas la suite, ou à peine ; nous errons dans une lumière spectrale, gris métallique, tout relief s'estompant et à perte de vue, rien que

cette ruine de ruine où habite une famille. Au loin, si, un édifice, le seul de plusieurs étages qui ait survécu ; non, rien, une angoisse et petit à petit dans l'angoisse une joie, une certitude, une force : ils appellent encore Managua Managua ! Loin de fuir ce fantôme de capitale ils te la montrent, sans pathos, presque sans commentaire.

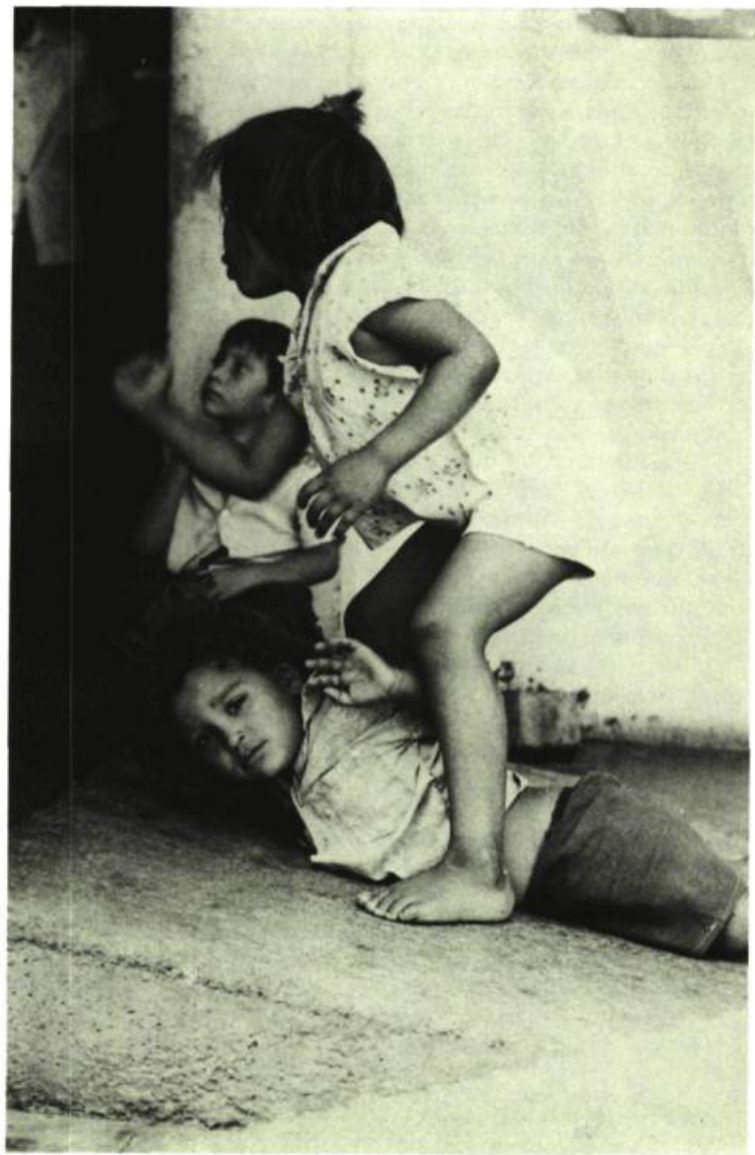
*

Elle est immense, ce premier soir, nous roulons, roulons, ici c'était la grande rue du commerce, là une banque, là une salle de bal, au coin une école, ici... Pas même de ruines, en général : si au moins il y en avait, ce serait plus facile à croire.

Naît un vertige surnois à force de tourner tant de coins de rue fantômes, d'entendre tant de noms qui ne correspondent qu'au souvenir, qu'à ces terrains incroyablement vagues, vague à l'âme et l'herbe pousse vite, une nature du coup sinistre, partisane de l'oubli, le jour s'en va, vite maintenant, inconsciemment nous nous sommes mis à chuchoter, c'est une lumière qui brouille l'horizon en affinant les silhouettes, qui donne un relief exagéré au moindre brin de cette herbe sauvage pour aussitôt le livrer à l'ombre pourpre d'avant la nuit. Nous sortons du centre, la voiture s'arrête en haut d'une côte, il fait noir, subitement et plus bas, des guirlandes de lumière, Managua devenant ville, étincelant de toutes parts, des voies de brillants rappelant ses anciennes avenues.

Nous rentrons, muets et troublés. Avais-je retrouvé ou perdu ce Managua que je promenais auparavant dans ma tête ? Ne m'avait-on pas, en m'initiant au secret de ces allées fantômes, en chuchotant dans cette lumière argentée, nommant des rues qui n'en avaient plus que le destin le plus pratique et la forme, ne m'avait-on pas ainsi introduite au peuple, à son drame et à sa si patiente victoire, mieux qu'on ne l'aurait fait en m'amenant tout de suite voir des quartiers plus habités, des écoles ou des usines ? Tout cela, d'ailleurs, je le connaîtrais par la suite, mais toujours, peut-être, sur fond de ce Managua que j'ai vu se retirer dans la nuit, à la fois éclatant de scandale et si parfaitement anonyme, ce premier soir.

*



Un autre jour, Leon et son soleil jaune et blanc ; les rues, les trous de bombes et d'obus plus évidents dans la lumière brutale du matin, un mouvement continu le long des rues, des enfants partout : seuls ou avec des adultes, ils courent, marchent, transportant des choses, de la nourriture, des paniers, des paquets mystérieux. Nous nous arrêtons sur une place où une manifestation est prévue un peu plus tard ; je lève les yeux vers les arbres flamboyants, des fleurs avais-je pensé de loin mais non, ce sont des enfants, des grappes d'enfants perchés avec des sourires, accrochés aux branches, s'assurant bien à l'avance des places de choix pour écouter les discours et la musique qui va suivre.

— Vous avez vu ? demande David, notre escorte ce jour-là. Il y a des enfants partout ! Et tandis que nous traversons la place, il caresse des dizaines de petites têtes qui viennent admirer son uniforme, son pistolet et ses bottes.

— C'est un Fal ? demande un petit qui doit avoir six, sept ans, à Alberto, l'autre soldat qui nous accompagne.

— Non, dit Alberto, et il donne, patiemment, des explications que je n'entends plus, un peu étourdie par la horde d'enfants qui nous entoure, des enfants oiseaux piaillant, souriant, battant des mains, posant des questions tous à la fois, d'où venez-vous, vous allez rester longtemps, tu me prends une photo ?

Dans le dos des enfants, à côté de la cathédrale que les trous de balles, les traces d'incendie rendent presque majestueuse, s'étendent une série de ruines, d'immenses sculptures de ferraille dessinant des formes inutiles sur le ciel bleu.

— D'où viens-tu ? demande un petit à une amie poète qui nous accompagne, tandis que d'autres enfants, derrière nous, grimpent sur la voiture, frôlent la tôle blanche de leurs mains avides, dévorent des yeux l'intérieur.

— Je viens du Salvador, répond Claribel.

— Ne t'en fais pas, lui dit l'enfant, souvent grave : ce qui s'est passé ici ne s'arrêtera pas à la frontière, tu vas voir que ton pays aussi va se libérer, et bientôt. . .

— Tu as vu la cathédrale ? me demande un autre enfant, qui a peut-être huit ans.

David, qui a connu la bataille de Leon, n'aura pas à faire le guide : les enfants nous emportent, nous racontent, avec un grand détachement et pourtant un grand amour, la guerre, les

batailles, là ils ont coincé huit *muchachos*, ici on a descendu trois *guardias*...

Tout autour, l'évidence physique de la guerre, les maisons criblées de balles, du trottoir jusqu'au toit.

— Il faut regarder de plus près, me dit une petite fille, des fois on croit que c'est toujours une maison, mais les roquettes tombaient à l'intérieur...

J'obéis, elle a raison : beaucoup de ces murs ne cachent plus que le vide ; ici aussi, l'herbe envahit l'intérieur, il y a parfois des témoignages absurdes d'une vie antérieure, mythique et terrible ; une toilette, une salle de bains, un évier intacts au milieu des ruines, les enfants courent devant nous, expliquent les choses, quelques-uns demandant aussi des chiclets ou de la monnaie, la plupart ne demandant qu'à parler.

— Et toi, je demande, choisissant mon interlocuteur au hasard des têtes, où étais-tu pendant la guerre ?

— Je suis resté ici tout le temps, me dit-il fièrement, du haut de ses neuf ans. Et, secouant la tête d'un air philosophique, il ajoute : ce n'était pas toujours facile, vous savez, il y a eu des moments durs.

— Oui, intervient son petit copain, mais qu'est-ce qu'on leur a fait voir, à la fin, aux Somozistes...

Les petites voix excitées s'envolent comme des oiseaux, comme des fleurs, je reste un peu perdue devant ces deux enfants



qui me racontent, comme me l'aurait racontée un adulte, la bataille de Leon, ils me parlent de façon juste et chaleureuse de « leur » *comandante*, les sourires ne s'envolent pas et pourtant quelque chose s'efface, je vois deux visages beaucoup plus âgés qui flottent quelque part derrière les paroles, deux petits corps courant en zig-zag pour éviter les tirs, portant des messages peut-être, se cachant de la *guardia*, et ils continuent à parler, avec la mesure exacte du vécu, avec une appréciation fort juste du sacrifice et du changement. . . mais en même temps ils me racontent une histoire, comme le feraient les enfants de n'importe quel pays. Ils ont *joué* en quelque sorte à la guerre, comme le font à peu près tous les enfants du monde ; cependant leur guerre était aussi réelle ; les morts ne se sont pas relevés, les maisons en ruines qui nous entourent ne sont pas en carton et il faudra bien des années avant de refaire cette ville.

— Tu raconteras aux amis de ton pays, n'est-ce pas, insiste une petite fille en rejetant, d'un geste déjà de femme, une mèche de son front : tu raconteras, tu leur diras que les Sandinistes ont fait la révolution ici. . .

Le groupe qui nous entoure se détache brusquement de nous, s'envole dans une autre direction, encercle une voiture qui vient d'arriver, gesticulant et souriant et criant « *padre, padre !* » C'est, en effet, la voiture du père Ernesto Cardenal ; celui-ci émerge de la voiture vêtu comme toujours de sa blouse blanche, de son béret noir, traverse la petite foule d'enfants comme si ceux-ci étaient les siens. Nous entrons avec lui dans la cathédrale tandis qu'il repousse gentiment les enfants : vous la connaissez déjà, leur dit-il, laissez ces gens voir un peu, seuls. . .

Je jette, avant d'y entrer, un dernier coup d'œil à ces arbres agités, non pas par le vent, mais par les centaines de petites mains qui y font des signes d'accueil.

*

David, qui jusqu'alors ne nous a parlé que du présent et de l'avenir de la révolution, s'arrête à la grille d'une fenêtre, contemple avec ce qui me semble une certaine tristesse les enfants amassés au-dehors.

— C'est si beau, dit-il tout à coup, vous ne pouvez pas vous imaginer comme c'est beau de voir tous ces enfants en liberté, dans la rue, dans les arbres. . .

Je comprendrai mieux sa réflexion plus tard, alors que nous passons à côté d'un terrain de jeu où une dizaine d'enfants jouent au football.

— Vous savez, dit-il, arrêtant la voiture, pendant très, très longtemps le Nicaragua avait l'air d'un pays sans enfants. . . Personne ne laissait sortir les enfants, parce que la *guardia* les craignait et les détestait. D'une part, ils savaient bien que les enfants jouaient un rôle important dans les communications et même dans les batailles. . . et puis, dit-il avec une voix qu'il veut assurée mais qui trahit malgré lui son émotion, il y en avait qui s'amusaient tout simplement à tirer sur les enfants comme sur des pigeons, chaque fois qu'ils en voyaient. . . Le football était interdit, le gouvernement avait décidé que c'était un entraînement pour la guérilla. . .

*



Difficile d'exprimer le mélange d'angoisse et d'admiration ressenti face à ces petits Nicaraguayens qui, aussi bien par leur innocence que par une lucidité qui aurait pu ne pas être de leur âge, ont eu la chance et le malheur de participer à la libération de leur pays. Comme tout changement historique, cette victoire contre la tyrannie affectera avant tout les enfants, ceux qui grandissent aujourd'hui et ceux qui naîtront dans ce pays tout neuf, où on peut légitimement parler de l'espoir d'un homme nouveau. Ne peut-on pas, jusqu'à un certain point, parler dès maintenant de l'enfant nouveau, latent déjà dans tous ces petits qui, sans rien perdre de leur enfance, car ils rient et jouent et font des bêtises comme tous les enfants du monde, sans le côté prétentieux et exagérément sérieux qui caractérise un endoctrinement prématuré et peu naturel, incarnent déjà, et non pas tout à fait inconsciemment, l'espoir et le destin de ce pays aussi jeune, aussi beau, aussi souriant qu'eux ?

*

À Managua, à Esteli, à Diriamba, à Jinotepa, à Masaya, à Monimbo, à Niquinomo, dans toutes les villes que nous visitons les enfants sont partout, chantant avec les adultes dès les premières mesures de l'hymne sandiniste ou de la chanson du *Comandante* Carlos Fonseca ; autant de voix cristallines qui donnent un sens, un sens plus profond à ces chants d'amour et de sacrifice ; et chacun semble le savoir, ils chantent avec les yeux ronds dans un visage fervent, se hissent sur la pointe des pieds comme pour mieux atteindre les notes élevées de la mélodie compliquée de l'hymne du Front sandiniste, *Aujourd'hui l'aube a cessé d'être une tentation*, et cette poésie difficile et profonde, ils la comprennent dans leurs corps, la vivent au jour le jour sous ce soleil parfois difficile, jouant dans la boue des taudis de Managua ou courant dans la poussière des rues de Niquinomo ; ils sont là, présents, participants *avant l'âge* (et du fait même changeant peut-être l'idée et la fonction de l'âge), fiers de ne pas avoir été écartés de l'histoire comme le sont les enfants de tant de pays. Mais comme je viens de loin, il se glisse de temps en temps, malgré moi et malgré la confiance et la joie qu'ils démontrent, et que personne n'a pu leur apprendre, des doutes que le plus souvent un geste, un sourire viennent effacer ; je ne peux empê-

cher une autre vision des mois précédents de surgir à l'occasion : ces petits corps agiles repliés sous la peur, sous les bottes ou les bombes ; un enfant couché sur le corps de sa mère ; des centaines d'enfants en proie à la terreur fuyant l'aviation ; je pense aux 40,000 orphelins, à ce que nous avons appris à considérer comme la psyché si fragile de l'enfance, et puis aussi à toutes ces mères combattantes, aux enfants qui du jour au lendemain, parfois sans un mot, ont quitté la maison pour aller rejoindre les *muchachos* dans la montagne, des filles et des garçons qui n'avaient parfois que onze, douze, treize ans. . . et puis éclatent de nouveau ces sourires d'aujourd'hui, une vision combien plus claire que l'autre et je les sens plus proches encore, ces petits qui ne sont pas des héros, ces mères et ces pères qui ont pris la mesure de la vie, de la mort et de la liberté et qui ont justement confondu l'intérêt du pays avec celui de leurs fils et leurs filles.

*

Un après-midi, Anita rentre à la maison, frère propriétaire d'une grande mitraillette en plastique, me demande aussitôt de lui fabriquer une bandoulière « comme les *muchachos* » . . . et quelques heures plus tard, alors que commencent les tirs, les coups de fusil et les rafales de mitraillette qu'on entend presque tous les soirs près de la maison, elle pose le livre d'images qu'elle était en train de feuilleter, empoigne son arme d'un geste tout à fait professionnel, fait ratatata et revient tranquillement au livre avec un sourire. (Au dehors, j'entends courir les soldats de garde, dont certains sont à peine adolescents : font-ils autrement ?)

*

De retour dans un autre pays, au chaud à la maison face à une fenêtre qui laisse voir un ciel bas et gris, j'ouvre une enveloppe sur laquelle j'ai gribouillé « petits Nicas », et ces petits Nicas tombent de tous côtés, cascade d'yeux pétillants, de regards pénétrants, des pieds nus courent dans tous les sens sur ma table, par terre et, me penchant pour en ramasser quelques-uns, je remarque la fenêtre en face, une pièce doucement éclairée à la fin de la journée où deux petits enfants font de la bicyclette, tournant en rond, se bousculant faute de place ; je revois une

fois de plus cette petite tête aperçue le premier soir à Managua : si cet enfant-là avait une bicyclette, sûr qu'il lui serait plus facile de la faire rouler dans ce qu'il a appris à appeler « ma maison », ce terrain vague entre quatre murs brisés, je pense à son œil brillant qui sait depuis toujours que Managua, c'est cela, ce long chemin de destruction qui s'étend devant sa vue au crépuscule mais qui apprend, maintenant, comme il n'aurait pas pu l'apprendre avant, que Managua, que le Nicaragua c'est aussi et surtout, aujourd'hui, l'espoir ; distribuant tous « mes » petits Nicas au hasard sur ma table, je revois de nouveau le tout, la tristesse et le bonheur, un processus déjà entamé, surtout, qui fait que chacun de ces petits aura à porter une part de responsabilité quant à l'avenir de son pays.

Mes petits voisins sont beaux, ils semblent heureux. Si je ne leur souhaite pas de vivre un jour ce qu'ont vécu certains petits Nicaraguayens (je pense, image que je n'ai pas osé photographier, à cette adolescente, belle et svelte, toute l'élégance de la Centraméricaine présente dans la seule façon d'arranger les chiffons qui lui servaient de robe, qui m'a souri un jour, timide mais franche, alors qu'une jeune architecte du service d'urbanisation me faisait visiter les « quartiers spontanés » de Managua, que le gouvernement de reconstruction veut éliminer au plus vite ; je pense à la douceur du sourire et à la patience du geste de la jeune fille qui, enfoncée jusqu'aux genoux dans les eaux usées de la ville qui passaient en fleuve devant sa maison, remuait constamment le flot immonde avec un bâton pour en retirer, quand il en passait, les peaux des entrailles qu'y verse un abattoir situé non loin de là. . .), je leur souhaiterais néanmoins de pouvoir vivre, comme ici ils n'auront sans doute jamais l'occasion de le faire, cette redécouverte de la liberté et de la joie que connaissent les petits Nicaraguayens, voués à approfondir un peu plus chaque jour le savoir du sourire.

*

Managua. L'hôpital Velez Paez. *Livraison des nouveaux-nés*, dit une affiche dans la cour, une cour pleine d'enfants qui jouent ou qui, assis, attendent avec la même expression résignée que celle qu'affichent les longues files d'adultes venus pour la consultation.

Nous entrons, cheminons par de longs couloirs. Aucune odeur d'éther ni même de désinfectant ; pas de saleté non plus, mais une sensation de lieux à forte concentration humaine, des murs sans couleur, des rideaux gris, des bancs de bois débordant de familles.

Je ne photographie ni cet enfant de deux ans, debout, immobile, et dont le ventre inimaginablement distendu fait un monstre ; ni cette femme-enfant endormie, une adolescente aux cheveux noirs, aux pommettes hautes, qui tient un bébé roulé en boule sur ses pieds comme un chaton et un nouveau-né endormi dans ses bras, la bouche de celui-ci mollement accrochée à l'extrémité d'un sein déjà flétri ; je ne braquerai pas non plus l'objectif sur un bébé gros comme un poussin, couvert de plaies, ni sur le visage de sa mère qui a levé les yeux vers nous au passage comme si nous pouvions, venant d'ailleurs, combler une attente impossible ; ni sur tant d'autres qui tapissent le couloir de leur misère, de leur attente et de leurs espoirs.

Un étrange silence règne au premier étage, un silence plus fort que le brouhaha de voix et d'activité qui y circule, un silence sournois et terrible auquel, pourtant, il faut faire face : deux ou trois pas et je le sens creuser sa place en moi aussi, une place froide et solitaire. Nous plongeons dans ce monde parce qu'il n'y a nulle porte par où reculer, et nous y plongeons à tout jamais : ce silence, sans fond comme la sourde rumeur de la mort qui le traverse comme une intruse de longue date, fera désormais partie irrémédiable de nos regards, de nos gestes, confèrera une autre dimension aux sourires comme aux larmes.

Qui oserait utiliser l'appareil photo ici ? C'est inutile, d'ailleurs : ces enfants qui gisent, sans cris ni drame, sans drap et souvent sans lit, les yeux ouverts ou fermés, rappellent déjà trop des négatifs photographiques, tandis que tout autour les mères comme des ombres chantent ou chantonnet à voix basse, nous accueillent avec le sourire. Chacune, du fond de son inquiétude, est fière de nous montrer son enfant, de faire l'éloge des médecins, du sérum (le seul médicament dont disposait l'hôpital ce jour-là), et elles se convainquent, en nous parlant, d'un « mieux » qui nous fait détourner les yeux : au-delà de la fenêtre, le regard ne rencontre que des fleurs, des arbres, une nature exubérante, scandaleuse.



Dernière image. Celle-ci j'aurais dû, justement, surmonter la pudeur et la confier à la pellicule, puisque c'est celle-là qui transformera, justement, ces salles que nous avons laissées derrière nous et dont chaque détail nous hante tandis que nous suivons le médecin qui nous sert de guide jusqu'au toit en terrasse : avait-il compris notre besoin d'air, ou était-ce pour nous faire mieux voir, de haut comme si nous voyions des bâtiments tout autres que ceux que nous avons visités, ce que deviendra cet hôpital quand l'éducation et la solidarité auront fait leur travail ? C'est un homme tout jeune, maigre et visiblement épuisé. Pourtant, après nous avoir décrit la fonction éventuelle de chaque bâtiment (là, des blocs opératoires quand nous aurons reçu de l'équipement chirurgical, là des salles d'attente, dans cet autre bâtiment une bibliothèque, etc.), il s'essuie le front et nous sourit.

— C'est terrible, nous dit-il. Mais avant c'était bien pire. Bien pire . . .

Et il redescend vers ces salles, espérant des miracles qui dans d'autres pays feraient partie des réussites banales et routinières de la médecine moderne.

Nous dînons un soir en compagnie d'un commandant de la révolution et de sa fille, âgée de treize ans à peine. J'avais vu celle-ci la veille : elle était entrée au salon alors que je regardais les informations télévisées, s'était assise par terre comme une petite fille pour jouer avec son chien, oubliant momentanément sa toilette si soigneusement préparée en prévision d'une sortie, ses cheveux bouclés tombant sur le côté, un chemisier de couleur vive bien ajusté, femme déjà et pourtant non. Au-dessus d'une balle qui faisait courir l'inlassable petit chien entre nous deux, nous avions bavardé quelques minutes ; de l'école, qu'elle aimait bien mais, avait-elle dit, « j'ai du rattrapage à faire », et, surtout, de la campagne d'alphabétisation. Elle mourait d'envie d'y participer, se levait déjà à une heure invraisemblable tous les matins pour participer, avant les heures de classe, à l'entraînement physique offert aux futurs alphabétiseurs.

— Je voudrais, m'avait-elle dit, aller dans la montagne, dans un coin vraiment perdu. C'est là qu'on a le plus grand besoin de nous — et c'est là que nous avons le plus à apprendre. Mais il faudra sans doute que je reste ici, à cause de mon père, je ferais une cible trop évidente... Moi, ça ne me fait rien...

J'avais souri, comprenant à la fois les craintes tout à fait justifiées du père, et la témérité de sa fille : à son âge, qui n'a pas rêvé d'aller, seul et protégé par la seule magie d'une volonté irréprochable, sauver les malades dans la brousse africaine, apprendre à lire aux tribus arriérées, guérir le cancer une fois pour toutes ?

Elle avait pris son chien, petite boule de fourrure, dans ses mains, avait frotté son nez contre le museau humide, s'était levée avec un sourire.

— De toute façon, je peux aussi apprendre beaucoup dans certains quartiers de Managua. Il faut que j'aille voir un *compa* à l'hôpital. À demain...

Et le lendemain, vêtue de l'inévitable jean comme une jeune de n'importe quel pays, elle vient s'asseoir aux pieds de son père alors que nous parlons des derniers jours de la guerre. Un détail nous échappe concernant le retrait des troupes sandinistes de Managua ; ni le commandant, ni les autres combattants présents ne peuvent nous renseigner.

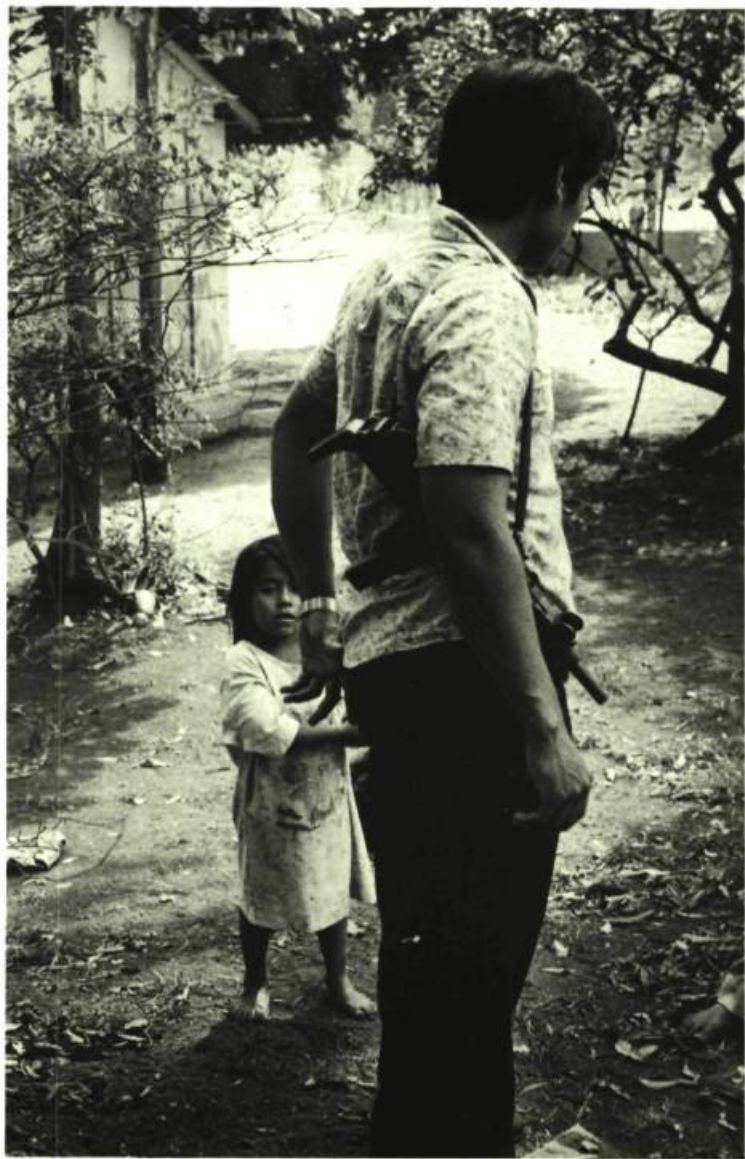
— Mais dis donc, dit le commandant à sa fille, c'était bien ta colonne ?

Caressant distraitement le chien qu'elle tient sur les genoux, elle commence à raconter, de façon tranquille et précise, la bataille, le siège, la retraite, énumère les blessés et les morts, nous sourit. Je fais le calcul : disparue ma petite écolière assidue et fragile, guérillera à onze ans . . . et pourtant oui, c'est aussi et toujours la petite écolière fervente, femme et petite fille ; et sa ferveur est d'autant plus touchante qu'elle en sait tout le prix. Elle lance la balle du chien vers le jardin, disparaît en courant après la petite boule vivante dans la nuit, chez elle et libre d'aller promener un, deux, je ne sais combien de mondes dans sa tête, sous les étoiles.

Comme tant d'autres, sans doute ; mais chaque contact avec ces enfants-soldats est, pour nous, une porte qui s'ouvre sur une espèce de surréel inquiétant, porte qui se referme aussitôt mais un peu plus loin, comme si les limites du quotidien, grâce à l'absence de dramatisation, de sentiment d'exception, reculaient un peu plus chaque jour.

*

Un jour nous nous arrêtons près d'une plage pour nous reposer entre deux rassemblements. Le bruit des vagues du Pacifique, qui viennent pourtant se briser à quelques mètres du coin d'ombre où nous nous asseyons, semble très loin ; la maison où l'on nous accueille, une immense baraque qui a manifestement souffert de la guerre et du pillage, se dresse silencieusement, suite interminable de pièces et de couloirs sombres. Nous acceptons avec plaisir la *Flor de Caña* qu'on nous offre avec des montagnes de glaçons ; c'est une des seules haltes que comptera ce voyage. Au début personne ne parle, chacun trop content de s'abandonner à l'air marin comme si celui-ci pouvait nous défaire de la poussière que nous avons accumulée pendant une matinée passée à courir d'un village à l'autre, chacun savourant le silence après tant de voix, de cris et de chansons. Tout à coup, c'est l'image des vacances dans les Tropiques, les fleurs, les palmiers, l'eau bleue et des enfants qui courent au loin tandis que nous nous détendons dans des hamacs ou des fauteuils d'osier . . . et cependant nous savons bien que ce n'est pas encore un pays où passer des vacances, même si c'est un pays-jardin avec deux mers et des lacs immenses.



Un jeune garçon vient s'asseoir parmi nous, léchant sa glace avec plaisir. Il commence, tout à fait à son aise malgré ses treize ans, à parler avec les militaires et les commandants qui nous accompagnent. Je me sens trop bien, trop fatiguée, trop prête à céder à la chaleur de midi pour faire l'effort de suivre la conversation. Cependant l'attitude des « grands » face à l'adolescent me surprend ; non seulement affichent-ils un respect frappant face à l'enfant, mais ils semblent l'interroger en suivant de très près ses réponses.

— Qui est-ce ? je demande à la fin, pensant que le garçon était peut-être le fils ou le frère d'un des amis présents.

— Un *muchachito*, me répond un militaire qui, comme pour prévenir la question suivante, ajoute aussitôt : on sait qu'il a descendu au moins trente *guardia*.

Pourtant il nous sourit, savourant son cornet de glace avec l'imperfection des gosses qui fait qu'une partie décore déjà son menton et quelques gouttes tombent sur sa chemise.

— Et maintenant ?

— Bon, maintenant il est retourné au collège, mais ce n'est pas facile.

Je ne me souviens pas d'avoir joué à la guerre ; pourtant je peux m'imaginer, à treize ans, dans l'obligation de passer de la mitraillette au crayon, du maquis au banc d'école ...

*

Nous voulons visiter une école avant de quitter Managua : Pedro nous mène dans son quartier, San Judas, où les routes ne sont que des sentiers de boue, les maisons des compositions hétéroclites qui tiennent debout on ne sait comment. Au bout du quartier, tout près des collines où tant de ses habitants ont perdu la vie, se dresse l'école, que nous entendons avant de voir, c'est la récréation et les cours sont pleines de garçons et de filles vêtus de bleu et de blanc, qui jouent et crient jusqu'à ce qu'ils nous remarquent ; ils se précipitent vers la clôture, nous entourent avec un tel enthousiasme que la directrice doit nous ouvrir un chemin jusqu'à son bureau, où nous attendons que les jeunes regagnent leurs salles de cours.

— Les problèmes les plus graves ? je demande à la directrice, une jeune femme qui se débrouille pour nous parler avec le

plus grand calme tandis que son propre enfant, âgé d'environ deux ans, tourne autour de ses jambes, lance une balle dans ses jupes.

— La discipline, répond-elle avec un petit sourire. D'un côté, plusieurs de nos élèves ont combattu. Revenir du coup à l'âge où on doit écouter la maîtresse ne va pas de soi. Et puis les autres, eh bien, il faut leur faire comprendre le mot « liberté » — au début de l'année, ils affirmaient souvent que puisque nous sommes maintenant en pays libre, ils peuvent faire ce qui leur chante. Mais ça commence à se régler.

— Et tout le matériel scolaire ?

— La république de Panama a donné tout le matériel dont nous disposons ... des pupitres, des cahiers, de l'équipement sportif, et deux uniformes complets par enfant, jusqu'aux souliers. Le problème, c'est les livres, et l'espace. Maintenant que tous les enfants peuvent aller à l'école, nous sommes obligés de faire deux sessions par jour, faute de place.

Finie la récréation ; nous commençons à faire le tour des salles, qui regroupent parfois soixante élèves. Première année, des petits de six ans dans une salle, dans une autre des enfants de huit ou neuf ans, dans une autre des grands qui n'ont jamais eu, auparavant, la chance d'aller en classe. Fiers, les tout petits me montrent leurs livres, déjà lus et relus car il n'y en a que deux : *Pinocchio*, et un livre de lecture préparé par les soins de ... Walt Disney.

Avant de partir, je m'approche d'un tout petit qui semble un peu plus timide que les autres, qui est resté penché sur son cahier depuis notre arrivée dans la classe.

— Et toi, je lui demande, qu'est-ce qui te plaît le plus à l'école ?

Il lève la tête vers moi, sourit, des yeux immenses, ronds comme des soucoupes et brillants.

— Les souliers ! a-t-il répondu gaiement ...

*

Petits Nicas, vous êtes loin maintenant et pourtant non, il y a ces clichés, et tant d'autres qui restent gravés bien profondément ; Anita de quatre ans entr'aperçue faisant un geste de femme fatale ; huit ou neuf soldats assis dans une pièce de l'an-

cien bunker de Somoza, d'immenses mitraillettes sur les genoux, et complètement absorbés par Mickey Mouse ou un autre dessin animé du genre qui passait à la télévision ; tant de regards adultes dans des visages minuscules, et tant d'enthousiasme et d'émerveillement chez les adultes qu'on comprend qu'ils n'ont pas, n'ont jamais, renoncé à l'enfance ... Ne serait-ce pas ce mélange, justement, et je pense aussi aux bracelets de pacotille qui rythmaient nos pas tandis que nous suivions une jeune guide, tellement femme dans son uniforme kaki — pourtant le même que celui que portent les hommes — qu'il nous paraissait parfaitement normal, ce choc métallique des bijoux contre la mitraillette qu'elle portait, ne serait-ce pas cette enfance chez les adultes, cette maturité chez les enfants, qui aura donné aux dirigeants le courage et l'imagination qu'il fallait pour se lancer, sans peur ni réticence, dans une lutte de libération qui, dans bien des pays, aurait peut-être été écartée d'avance comme un rêve impossible, irréaliste ou pire encore ?

Évidemment je reviendrai, et vite, à ce pays où les arbres sont pleins d'enfants, où les regards des grands brillent comme les yeux des petits ; et peut-être, un jour encore bien lointain, qu'aucun d'entre vous n'aura à dissimuler un pied nu, une petite sœur mal vêtue ; peut-être qu'un jour vous bénéficierez tous d'écoles, de médecins et d'hôpitaux en nombre suffisant ; un



jour peut-être Managua sera un parc pour les enfants et vos maisons auront des murs et des planchers et des portes ; je sais aussi que je reviendrai une autre fois et ce jour-là ce sera vous qui aurez l'appareil photo en mains et la machine à écrire sous les doigts ; vous sauterez de ces arbres où vous voyez sans doute mieux que moi, pour raconter tout cela à votre façon.